
Brèves littéraires

Brèves

Rien dire

Danielle Kerdevez

Numéro 58, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5940ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kerdevez, D. (2001). Rien dire. *Brèves littéraires*, (58), 94–97.

DANIELLE KERDEVEZ

Rien dire

La cruauté banale de cette journée tatoue ma mémoire de souvenirs immortels. Je marche rapidement vers le village. Des nuages gris présagent la pluie. Le vent menace. Je repars en sens inverse et prendrai l'auto pour les emplettes. Pierre, bien paresseux en vacances, pourra m'accompagner. J'emprunte le sentier dans les dunes et arrive à la grande maison que nous avons louée avec ma sœur et son mari, André, parti très tôt ce matin pour la pêche en haute mer. Pieds nus, je grimpe l'escalier et entre sans bruit.

Dans notre chambre, le lit vidé de mon amant. J'entends des soupirs. Mon cœur fige. J'entrouvre la porte de Martine. Martine, ma cadette. Pierre est là, sous les draps. Ils ne me voient pas. Je retourne sur mes pas, comme un zombie. Je sors et m'enfuis, les veines ensablées, le cœur *cryogéné*, le cerveau pétrifié. Je cours sur la plage abandonnée avec leur duo amoureux épinglé douloureusement dans mes pupilles. Mes tempes palpitent de haine, mes mains étreignent mon désespoir. Mon amour pulvérisé ! Des éclats fous et meurtriers transpercent mes poumons à bout de souffle. Je m'arrête. Saisie. À mes pieds, une mouette gravement blessée. Quelques secondes d'incertitude. Je soulève sa tête délicatement, enserre son cou... et l'étrangle. Je dépose l'oiseau dans une poubelle et vais me laver à l'eau salée.

Je me réfugie dans les dunes herbeuses et m'allonge. Mes yeux fixent et clignent sous le soleil fantomatique, caché derrière la ouate nuageuse. Mes dents féroces mordent mes doigts. La douleur ravive mon corps hébété. Le sang tiède coule dans ma bouche. Ma maudite sœur ! Enfant, émergeait déjà une petite garce théâtrale, une reine miniature en furie si elle n'obtenait pas ce qu'elle désirait. Papa et maman succombaient toujours à ses caprices. Et moi, l'aînée raisonnable, flexible comme une mince lame d'acier.

J'ai souvenance d'une journée caniculaire. Seule, assise sur la bordure en ciment du trottoir, les pieds ancrés dans l'asphalte brûlant, je dévore une banane. J'écoute le ronron rassurant de la ville. Le genou gauche, dont j'ai minutieusement ôté la gale plus tôt, saigne. Aujourd'hui, je perçois enfin la solitude de la fillette. Toujours cette solitude étouffante, amère.

Voilà la pluie qui tombe et me fait des larmes artificielles. Sous l'ondée, je me lève, les membres rigides, mon cœur étourdi de ses battements vertigineux. Marchant d'un pas convalescent, je fixe la mer coléreuse et songe à m'y engloutir. Des semaines, des mois plus tard, peut-être cracherait-elle mon cadavre blême et gonflé. Mon regard esquive l'eau écumante. Je respire ses embruns saumâtres, entends ses reflux syncopés. L'averse fouette maintenant ma peau anesthésiée. Je conserve mon pas de marche. Mon visage devient neutre, indéchiffrable. Trahie, je porte mon masque de glace.

L'auto n'est pas devant le chalet. André, debout dans la véranda, m'aperçoit. Il m'ouvre la porte mousti-

quaire, les yeux interrogateurs.

« Pierre et Martine sont partis te chercher en auto. Ils te croyaient encore au village.

— Non. J'ai fait un arrêt sur la plage. La pluie a commencé et j'ai décidé de revenir sans faire les emplettes.

— Je vais te chercher une serviette. »

Je retire ma robe mouillée. André revient, étonné de me voir en sous-vêtements.

« Je vais te faire un café pour te réchauffer. »

Je ne veux pas de café, mais ne dis rien. Parler me demande un tel effort ! Je fuis dans la salle de bains, baisse le store opaque et fais couler l'eau très chaude. Je sommeille dans la baignoire et me réveille en sursaut, la peau rouge et ratatinée. Pierre et Martine de retour, André leur raconte sa pêche abrégée par le mauvais temps. J'enregistre froidement leur conversation. Pierre, à travers la porte, me demande si ça va.

« Ça va... J'ai tué une mouette.

— Quoi ?

— J'ai étouffé une mouette agonisante sur la plage.

— Ah ! »

Je devine son étonnement.

Avant de les affronter, je me regarde dans le miroir. Une figure lisse, sans émotion, me dévisage. J'aurais envie d'un scalpel pour soulever cette peau sage et mettre au jour la colère sournoise qui m'empoisonne. Je sors. Pierre m'embrasse. J'endigüe ma répulsion. L'incident de la mouette raconté, la conversation se poursuit dans les préparatifs du dîner. Je bavarde. Je ris. Comme si je n'avais rien vu, rien ressenti. La routine des vacances reprend. Innocemment. Ma sœur, si naturelle. Si belle aussi. Deux jours encore avant le départ pour Montréal. Deux jours à éviter le corps de mon amant, à ravalier ma nausée. Au retour, faire mes valises et partir. Sans cris. Sans larmes. Sans rien dire. Oui, rien dire.